

ABONNEMENTS	REPUBLICAIN	ANCIEN	NOUVEAU
Un mois	\$ 1,00	\$ 1,30	\$ 1,30
Trois mois	\$ 3,00	\$ 3,70	\$ 3,70
Six mois	\$ 6,00	\$ 7,25	\$ 7,25
Un an	\$ 10,00	\$ 12,00	\$ 12,00
Numéro du jour	\$ 0,05		
ancien	\$ 0,10		

Les abonnements partent du 1er
et 15 de chaque mois

Le parti le plus sage

Au risque de nous faire rosser par l'irascible M. Garavagno, nous n'hésiterons pas à déclarer que, si les longs débats de la Chambre des Représentants, au sujet de la question du port de Montevideo, ont prouvé quelque chose, c'est assurément la nécessité d'en venir à des études bien coordonnées, dirigées par des notabilités scientifiques d'une compétence reconnue, et pratiquées sous la surveillance et avec le concours de l'Etat qui en fera les frais.

Sans méconnaître la valeur des efforts individuels qui ont été tentés à des époques diverses pour préparer la solution adéquate du problème, sans désigner en quoi que ce soit les travaux accomplis et les commissions démontées, il est permis d'affirmer que rien de complet, rien de fondamental, rien de définitif n'a été réalisé.

Il y a eu des conceptions plus ou moins heureuses, des intuitions plus ou moins géniales; mais c'est en vain qu'on chercherait dans les projets présentés ces concours de calculs mathématiques, d'investigations systématiques, de renseignements précis et indiscutables, sans lesquels nous ne pouvons rien entreprendre, prudemment. Les bons vœux individuels n'ont jamais disposé des ressources nécessaires à un travail préparatoire aussi considérable, et alors même qu'elles l'eussent été fournies, qui est-ce qui se serait hasardé à les consacrer à l'élaboration d'une œuvre dont rien ne garantirait l'acceptation ultérieure?

Les corporations, scientifiques au service de l'Etat n'ont pas eu davantage, à aucun moment, la disposition des subsides qu'une telle œuvre comportait; et si quelque chose a été fait néanmoins par elles, c'est que le développement de quelques citoyens éclairés a été plus grand que la libéralité des gouvernements.

C'est ainsi tout ce qu'on se trouve en présence d'un amas contradictoire et confus de données plus ou moins certaines et de doctrines qui se combattent sans qu'aucune d'entre elles puisse se glorifier d'une victoire certaine.

Les débats parlementaires, quel qu'en ait été l'écart, après la grotesque prologue que leur a donné M. Tavora, n'ont servi eux-mêmes qu'à prouver le désaccord dans lequel flottent les opinions, en l'absence du dictamen d'une autorité devant laquelle les profanes seraient tenus de s'incliner.

Tout ce que l'étude théorique, aidée par l'ingéniosité naturelle des chercheurs peut donner, tout ce que l'éloquence peut faire miroiter sous son prisme a été mis en jeu, et il doute que plus enracinées plus colossales que jamais, pour les esprits sincères qui ne cherchent en cette question que la vérité et la justice.

Et c'est pourquoi monsieur le ministre de l'Intérieur, par son sage et patriotiquement inspiré lorsque, abandonnant des idées qui ne pouvaient que lui être étrangères, il est venu de mander au Pouvoir Législatif d'ordonner des études définitives, nous sommes à la question au verdict de praticiens dont la compétence et la rectitude seraient notoire, et de mettre dans ce but à la disposition de l'Exécutif les subsides reconnus nécessaires.

Les Chambres ne seraient ni moins judicieuses ni moins patriotes si renonçant à s'ériger en juges scientifiques d'une question pour laquelle la plupart de ses membres ne sont point préparés, elles adoptaient la proposition ministérielle et ordonnaient sans retard les études demandées.

Cela pourra faire quelques mécontents et coûter quelque argent.

Qui, sans doute, mais les mécontents seront toujours moins nombreux et moins intéressés que si, pour avoir voulu ménager d'égoïstes vanités et des intérêts particuliers, on acceptait une solution hasardeuse, contraire aux intérêts généraux et permanente du pays.

Les dépenses qui entraîneraient ultérieurement l'adoption d'un projet dont l'impraticabilité ou les défauts n'apparaîtraient qu'au cours des travaux seraient aussi autrement grandes que celles dont les études comportent l'exécution.

Faut-il ajouter encore que, quoi qu'on ait dit pour combattre cette assertion, il est aussi évident que l'Etat ne disposant point de capitaux suffisants pour l'entreprendre, nul parti n'y saurait proposer, on ne trouverait nulle part un syndicat assez téméraire pour entreprendre un port basé sur un projet qui n'aurait pas obtenu sans réserve l'assentiment préalable de véritables autorités scientifiques.

Quand on sait avec quelle prudence sont menées en Europe les études de cette sorte, à combien de contrôles successifs elles sont soumises, on s'explique vraiment de l'aplomb avec lequel certaines impatiences ou certains intérêts voudraient faire accepter, et d'emblée, pour plus ou moins bien l'éché, qu'ils ont amené de la forêt.

Encore une fois, donc, si l'on veut sincèrement aboutir, si l'on veut en finir par une solution judicieuse, c'est aux études qu'il faut en venir, et dans les conditions précises de respectabilité, de compétence et d'activité que le dernier projet ministériel tend loyalement à assurer.

A BATONS ROMPUS

NOTES ET IMPRESSIONS

Mercrdis 7 Juin 1893.

Je n'aurais jamais cru si pervers les jeunes rédacteurs de *La Tarde*.

Figurez-vous qu'ils m'ont entraîné, par pure espérance sans doute, à proposer, considérablement grossie, une de ces erreurs que la malice des parus, pour seule invention pour dénigrer le Gouvernement.

Je tiens à réparer mon erreur.

Qu'on sache donc, c'est *La Nación* qui nous en avertit—qu'on sache bien que, désormais, grâce au régime inauguré par la nouvelle loi électorale, tous les citoyens inscrits sont éligibles devant le Régistre Civique et pour les effets ultérieurs de l'inscription.

La loi dérogée accordait, il est vrai, un privilège aux cent premiers inscrits de chaque section; mais ce privilège a disparu, balayé par les dispositions tutélaires du nouvel Évangile.

C'est donc inutilement, et par pure ignorance de la loi, que les recruteurs se sont effor-

cés, au risque de provoquer des protestations, de faire arriver, bons premiers, sur les listes, une élite de caporaux, de sergents, et d'agents de police plus ou moins déguisés.

Trop de zèle, voilà tout.

Et maintenant que j'ai débarrassé ma conscience du remords que ma complicité avec les malices cousues du fil rouge de *La Tarde* faisait peser sur elle, moi-même, il m'est permis d'exprimer timidement un vœu timide.

Assavoir que, puisqu'il ne leur sert de rien d'être inscrits à la liste on à la queue sur le registre, les bons cabos, les excellents sergents, les respectables agents de la sécurité publique, seraient aimables, bien aimables, et gentils tout plein, si dans les inscriptions d'aujourd'hui et jours suivants qui suivront, ils permettaient aux simples citoyens d'alterner un peu avec eux.

C'est dans l'intérêt même de leurs patrons que nous leur adressons cette prière, et pour fermer le bec aux détracteurs systématiques.

Car il faut bien le dire, hélas! démasqué et battu sur un point, la malice des ennemis de M. Buzá, ne se décourage pas. La voici déjà, en effet, qui se prépare à insinuer que, si on n'y prend garde et même si on s'en défie, le petit manège de dimanche dernier, se répètera sans trop de variantes, à chaque séance nouvelle du bureau d'inscription, tant et si bien que les mois d'août arrivera sans que les citoyens indépendants et libres de toute affiliation au Tiers Ordre de Saint François aient pu se faire inscrire.

Je ne jurerais pas que la perversité de *La Tarde* aille jusque-là, mais elle en est capable, bête sotte; et qui sait, si, entraînés par son exemple, nous ne serions pas capables nous-mêmes de lui faire écho encore une fois, pour peu que les apparences viussent lui donner raison? Et ne nos inducas in tentationem!

Comme il fut sage le divin Jésus quand il mit en son *Pater* cette prière:

«Ne nous induisez pas en tentation, Seigneur».

C'est qu'il savait, de science certaine, combien les tentations ont de la peine à résister à la tentation, si sordide qu'elle soit, une fois qu'elle est entrée dans notre pauvre esprit.

M. Buzá avait dit qu'il n'aurait certainement, l'autre jour, de réclamer son *Pater* en son sein, ou ses préoccupations électorales le lui avaient fait dire de travers, quand il a pu apposer sa signature au pied du décret qui dépouillait M. Manuel Encas au profit de MM. Aquiles Morasco et Cio du droit de préférence pour la formation des uniformes d'hiver des policiers de la République.

Comment expliquer autrement que ce juste ait pu endosser à lui la responsabilité d'une aussi flagrante injustice, et que ce rigide administrateur des deniers publics se soit prêt à une complaisance qui coûtera deux mille piastres au Trésor?

Reste à savoir de quelle nature a été la tentation dans laquelle nous manque de fermeur M. Buzá, a-t-il laissé induire et succomber M. Buzá?

Les indiscretions des bureaux du ministère de Gouvernement tendraient à faire croire que l'infatigable ministre n'a pas su résister à la tentation de complaire à son Excellence Monsieur le président de la République, lequel, pour des raisons que lui seul doit connaître, peut-être parce qu'Entas est fils d'Anchiso et qu'Anchiso rime avec franchisé, a ordonné que Morasco fût préféré, étant seul digne d'habiller la police.

Jusqu'à plus ample informé, nous nous en tiendrons à cette explication, car nous ne voulons pas supposer, comme d'autres l'ont fait déjà, —les bandits— que M. Buzá n'a succombé qu'à la tentation vulgaire de favoriser son propre fourrisseur, ou celui de quelque ami intime, en vue surtout de la consommation de vestes et d'habits que sa candidature va l'obliger à endosser.

Ce qu'il y a de plus contrariant pour M. Buzá, en cette affaire, c'est que M. Encas est un gaillard enfié et qui ne se laisse pas plus intimider par l'arrogance du ministre que par les boucanades des gardes du corps de sa famille et de son antichambre.

M. Encas est résolu, en effet, à en appeler de l'arbitraire ministériel et à le déferer au jugement du Corps Législatif.

Cela nous promet une jolie bataille.

Je ne sais pas, du reste, à quoi il faut l'attribuer, mais en dépit de la froideur et du verglas des esprits semblent fort exaltés depuis quelques jours.

Des ardeurs belliqueuses bourgeoises à la pointe des nez réputés les plus pacifiques et sur les fronts le plus pacifiques.

Serait-ce un résultat de la commotion produite dans l'air par les pétards qui annoncent chaque jour l'apparition d'*El Heraldito*?

Encore un, de quel l'on ne pourra point dire qu'il n'a pas fait du bruit dans le monde!

Je préfère pourtant ce bruit de pétards inoffensifs à la pétarade que M. Garavagno, intrépide défenseur des intérêts de M. Rgon et de son projet de port, a lancé mardi matin contre M. Encas dans *La Razón*, mais sans trop de raison.

Qu'il se taise à tort.

M. Garavagno a eu tort d'oublier l'antique apophtegme et de se faire. Il ne pourrait mieux prouver que la discussion conciliatrice de M. Encas au pied du plomb dans l'aile à ses espérances.

Il est à souhaiter que M. Ros ne le suive pas sur le terrain des violences personnelles. Peut-être se souviendra-t-il du mot de Témistocle à Eurysbiade et conviendra-t-il M. Garavagno, en le parodiant, à l'injurier encore mais à écouter.

Et tout ça n'empêchera pas que *El Heraldito* n'ait été parfaitement ridicule en réclamant contre Garavagno les sévérités de la loi, pour l'atteinte par lui portée à l'immunité parlementaire.

Pour justifier son réquisitoire, *El Heraldito*

à son tour, défigure à plaisir les faits de la cause.

C'est à Monsieur Ros, arpenteur géomètre, en effet, que la lettre de M. Garavagno est adressée, et les fautes de syntaxe qu'on peut y relever répondent à une lettre de M. Ros à M. Sosa, et non à un acte purement législatif de l'honorable Député.

Où donc est la violation de l'immunité parlementaire? «*El Heraldito*» aurait-il la prétention d'obliger le «pauvre imbécile», sous prétexte d'immunité parlementaire, à supporter les avanies et les violences qu'il plairait à un crâchant législatif de nous infliger?

Oh! là, à dirait Gavroche, qu'il y aurait, de monde pour voir ça.

L'immunité parlementaire!

La voulez-vous en action?

Il y avait une fois, sans le vouloir d'ici, un honorable député que la corvée des séances fatiguait.

On l'y voyait rarement d'abord; on finit par ne plus l'y voir du tout.

Et un beau jour on apprit qu'il avait mis un fleuve entre lui et ses créanciers législatifs.

Avait-il obtenu un congé?

On assure qu'il n'avait pas même avisé de son absence.

Mais l'immunité parlementaire aidant, l'honorable député continua d'émarger l'intégralité de son traitement.

Et si quel que naïf s'était permis de déclarer que la députation ainsi exercée n'est qu'une escroquerie ou un abus de confiance, il y a fort à parier que quelque *Heraldito* se fût trouvé aussitôt pour signifier l'immunité comme punissable et pour appier sur lui les lourdes verges du Corps Législatif tout entier et de son Président, *concedor completo de sus deberes*.

Et patastra!

On m'apparait le compte-rendu de la dernière séance de la Chambre des Représentants, et j'y constate que M. Ros qui «a ou être attique et lancer quelques-uns des épigrammes», n'a pas su être assez philosophe, cette fois, pour garder pour lui le soin de châtier les intentions de langage de son agresseur.

Et c'est bien M. Ros qu'on a entendu s'écrier qu'il n'est pas un homme qui se laisse aller à des injures et à des éloges du commerce qui a essayé de le maculer sans réussir à atteindre seulement les semelles de ses bottines!

Ces choses-là peuvent se passer, mais nous croyons franchement qu'il n'y avait ici qu'un bavard qui s'amusait à attiquer pour les dires à la Tribune.

Infatigable Tavora!

Voici que ses collègues eux-mêmes, sans respect pour l'immunité parlementaire et pour le bon droit, est son plus bel ornement, s'amusent à le prendre pour plastron.

M. Mayol ne s'est-il pas avisé de nous le présenter comme une sorte de Jack l'Éventreur, acharné contre les entrailles des projets de port de toute espèce?

Et le vilain homme que ce M. Mayol!

Et pour finir, ce mot entendu hier soir:

«Gardez-moi, vous avez tort de vous acharner après eux, ils ne sont que des officieux; leurs intentions sont les plus honnêtes du monde; ils peuvent se tromper quelquefois, mais ils ne veulent que le bien de la République».

Avons-nous jamais dit la contraire? Réplique à l'intérieur, railleur incorrigible. Nous ne le savons que trop que c'est le bien de la République qu'ils se vantent d'avoir. Seulement c'est pour eux qu'ils le veulent... au singulier comme au pluriel.

Lermont

Les émigrants Français

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

Que de fois n'a-t-on pas mis en garde, contre l'exploitation de certaines agences interlopes d'émigration, les pauvres familles ouvrières qui consentent à aller chercher à l'étranger une assistance relative ou une fortune problématique!

Le dernier en date on signale, du haut de la tribune de la Chambre des députés, les agissements de ceux qui ne reculent pas devant de faire des familles entières et de les abandonner, enquêtées dans une colonie quelconque du Brésil, du Rio de la Plata ou d'ailleurs, sans ressources, sans abris, à la charge de leurs compatriotes plus heureux, qui se contentent de les rapatrier.

Voici en ore un exemple que nous signalons à ceux qui seraient tentés de se mettre à la remorque de certains chevaliers d'industrie, de certains torbans qui traitent les malheureux comme un bétail humain et l'exploitent odieusement.

Notre correspondant de Marseille, nous écrit, en effet, à la date du 4 mai dernier:

J'ai vu, hier, une famille composée de sept personnes: le père, la mère, trois filles et deux garçons, qui est venue s'installer à Marseille après les plus cruelles péripéties d'un lamentable voyage.

Confiant dans les promesses d'un agent d'émigration, ces pauvres gens étaient partis, le 26 septembre dernier, de Savignat (Jura), pour Lons-le-Saunier, où ils devaient retrouver d'autres familles d'émigrants français.

On leur avait promis de leur donner 300 fr. par famille et par mois, et, arrivés à destination, de leur distribuer pour trois mois de nourriture avec des instruments aratoires, semences, ustensiles de ménage et d'abri. Lorsque le caravane fut composée, l'agent, qui parlait avec eux, les conduisit jusqu'à Gènes, où d'autres émigrants français, recrutés à l'aide des mêmes alléchantes promesses, les attendaient. Le 30 septembre, 50 émigrants prirent passage à bord du «*Oita di Genova*», en partance pour le Brésil.

La traversée fut pour ces pauvres gens un avant-goût de l'enfer par lequel ils allaient passer. Un mois après, ils débarquèrent à Montevideo et étaient dirigés vers une première étape, l'île des Fleurs. Là, commencèrent leurs peines, dans ce petit pays, au nom si poétique, les gens eurent un jour sans nourriture et sans abri, sous une pluie battante. Le lendemain, l'agent qui les accompagnait et ses hommes embarqués en troupeau humain à bord d'un vapeur du nom d'une colonie disparue, qui les conduisit à la colonie leur destination.

Pour toute nourriture, on leur distribua—le lendemain seulement—après les avoir parqués dans des casernes infectes, des haricots secs, du riz, de la «carne», mais comme ils n'avaient pas d'ustensiles de ménage, ils furent obligés d'emprunter aux gens du pays des marmites pour préparer leur repas. Pendant ce temps, l'agent et le chef de la colonie, bien logés, bien nourris, ne s'inquiétaient nullement d'eux.

Je passe à ces détails qui m'ont été donnés par ces malheureux, sur les actes d'immoralité dont ils ont été les spectateurs, sur l'exploitation honteuse dont ils ont été victimes.

A bout des ressources d'argent qu'ils avaient emporté de France, car ils n'avaient rien reçu ni leur lardum, abandonnés au milieu d'une population qui ne pouvait ni leur procurer du travail ni les secourir, ils prirent le parti de se réfugier dans une petite ville située à quelques lieues de la colonie. Ils y vécurent un mois de la charité publique; enfin le maire, à force de démarcher, parvint à les faire partir pour Rio-de-Janeiro, où ils s'installèrent à la porte du consul de France. Quelques jours après, ils étaient rapatriés en France par les soins du consul, à bord du vapeur l'*Espagne* de la Société Générale des Transports Maritimes et arrivèrent, il y a quinze jours à peu près, à Marseille.

A l'heure actuelle, la famille dont je parle se trouve à l'instant après le prétoire pour être rapatriée à Lons-le-Saunier. En attendant, car les formalités administratives sont longues et laborieuses, les pauvres gens couchent à l'asile du nuit et prennent leur repas à la «Cuisine de Soupe». Les autres, leurs compatriotes d'infortune et d'émigration, ceux qui ont subi, comme eux, les cruels déboires de la colonie sont allés, on ne sait où, ils viendront s'élever demain peut-être à la porte des mêmes asiles, demandant un morceau de pain pour vivre, une feuille de route pour retourner à ce village du Jura qu'ils n'auraient pas dû quitter.

Nous n'avons pas changé un «*ojota*» à cette lettre, si navrante dans sa simplicité.

Bien souvent, le «*Petit Journal*» a mis en garde ses compatriotes contre les agissements des exploiters de chair humaine qui se livrent au honteux commerce de la traite des blancs.

On ne saurait donner trop de publicité à de pareils faits, et si nous parvenions à détourner les malheureux qui seraient tentés de venir dans les pays sud-américains, attirés par les mirages brillants qu'on leur fait entrevoir, nous nous estimons largement payés.

L'Algérie, la Tunisie, qui sont à notre portée, qui vivent sous l'empire de nos lois, qui sont dirigées par nos administrations offrent ces ressources autrement sérieuses à ceux de nos compatriotes qui éprouvent le besoin de quitter leurs clochers.

Qu'il n'hésitent donc pas, et qu'ils abandonnent, pour le moment du moins, leur désir de visiter l'Amérique du Sud.

L. F.

et des dignons; lui, tendant des lacets et des rets en temps prohibé.

Ils s'aimaient.

Amour de montagne que ni l'un ni l'autre ne confessait, mais que tous deux compréhendaient; haine d'abord, répulsion ensuite, sympathie plus tard et enfin désir. Et un baiser fut la première consécration de cette idylle muette et brutalement humaine.

Ils se marièrent, et Jean donna une petite cabane au pied de la montagne, à quelques minutes du village. Il exerçait la chasse suivant toutes les règles et il vendait au marché. La vie leur était douce et tous deux étaient heureux. Une nuit qu'il rentrait éreinté, brisé mais content, courbé sous le poids d'un sac dans lequel était entassé la chasse, il aperçut de loin sur le chemin éclairé par les rayons de la lune une femme qui embossait un homme sur les lèvres.

Il sourit d'abord et pressa le pas en songeant à sa Jeanne, puis, par discrétion, il se cacha derrière le fossé qui bordait la route et avança plus rapidement encore.

Il éprouvait un vague désir, une espèce de malaise; à son départ, Jeanne était souffrante, (il y avait trois mois qu'ils étaient mariés); il n'ignorait pas la cause de l'indisposition et cela l'inquiétait. Et toujours cheminant il regardait le couple qui approchait peu à peu, sans direction suivie, sans but, s'arrêtant pour échanger des caresses.

Arrivée au dernier carrefour les deux ombres s'arrêtèrent. Muss entendit la voix de la femme et comprit ces paroles:

—N'allons pas plus loin, il pourrait venir.

Un mari que l'on trompe, pensa-t-il. Et cette idée l'attrista.

Il ne comprenait pas l'adultère, son innocence sauvegardée demandait: Pourquoi? Cependant mentalement il s'efforçait d'excuser la créature dont il avait surpris le secret. Peut-être n'était-elle pas heureuse!

A peu de pas des deux amants il se courba pour se cacher complètement derrière les broussailles, et la curiosité le piquant à l'excès, il voulut voir.

Il écarta légèrement quelques ronces... puis il se redressa... Pâle, hagard, il saisis son fusil le chargea, visa... et le laissa tomber à terre, il s'écria à voix haute, avec l'accent d'un homme découragé:

—Et que vais-je faire! Que Dieu les châtie ou les garde!

La femme jeta un cri: —Mon mari!

L'homme se mit à courir. Jeanne Muss se dirigea vers la Montagne sans regarder derrière lui.

Et il recommença à chasser clandestinement.

UN SOUVENIR DE GAMBETTA

On nous écrit de New-York.

On vient d'enterrer au cimetière de Greenwood, à Brooklyn, un nommé William Reynolds qui a joué un certain rôle pendant le siège de Paris, en fournissant à Gambetta le ballon qui lui a servi à passer par-dessus les lignes prussiennes.

M. Reynolds était un des principaux employés de MM. Hartley et Graham, les fabricants d'aérostats, dont le magasin se trouvait dans Broadway à New-York. Envoyé à Paris pendant la guerre franco-allemande, M. Reynolds y avait négocié, avec le gouvernement de la Défense nationale, un contrat de cinq millions de francs pour la fourniture d'aérostats à l'armée française.

Surpris par les Allemands, qui venaient de mettre le siège devant Paris, et certain d'être fusillé s'il était pris par eux, M. Reynolds, afin de pouvoir faire exécuter son contrat, résolut de se sauver en ballon et en commanda un.

C'était à l'époque où Gambetta venait également de résourdre de quitter Paris en ballon. On commença juste à gonfler celui de M. Reynolds, lorsque Gambetta proposa au jeune Américain de le lui acheter. M. Reynolds ne voulut pas le vendre, mais il en fit cadeau à Gambetta qui s'en servit pour quitter Paris.

Comme on sait, quelques jours plus tard, M. Reynolds quitta Paris lui-même à son tour avec un ballon qu'il avait fait construire. Après la guerre M. Reynolds fut décoré de la Légion d'honneur, et Gambetta lui offrit personnellement une médaille, qu'il avait fait frapper spécialement en souvenir de l'incident du ballon, et lui adressa, en même temps, une lettre autographe de remerciements.

La mort de M. Reynolds a été des plus dramatiques. Il était resté le principal employé de la maison Hartley et Graham, et mercredi dernier, en maniant une arme d'un nouveau modèle, dans le magasin, il a tué, dans un accès de folie, un autre employé de la maison, M. Miles Kelly, qui était son meilleur ami, et il s'est brûlé la cervelle immédiatement après.

L'homme aux lézards

CONTE DE VENDANGES

III

Fort encolleur, bello, robusto, c'était un paysan néo ou no soit où, de quelque paysannes, et ignorant comme son mari tout détail sur son enfance.

Ils s'étaient connus dans la forêt; elle, occupée à cueillir des indres, des framboises, des myrtilles, des prunes, des fraises, des fleurs, tout ce qui peut donner du quoi acheter au moins du pain.

Le lendemain, Jean Murs descendit de sa retraite avec le fusil sur l'épaule. On l'avait prévenu. Pierre courait déjà à travers la montagne poursuivi par le garde-champêtre et deux gendarmes.

Murs paya l'enterrement de Jeanne et accompagna le cadavre jusqu'au cimetière. Il distribua à d'autres plus pauvres les oripeaux de la défunte et les meubles de la maison. Cela fait il se présenta à l'autorité pour demander permission de poursuivre l'assassin.

Comme il n'était pas possible de lui

Le lendemain, Jean Murs descendit de sa retraite avec le fusil sur l'épaule. On l'avait prévenu. Pierre courait déjà à travers la montagne poursuivi par le garde-champêtre et deux gendarmes.

Murs paya l'enterrement de Jeanne et accompagna le cadavre jusqu'au cimetière. Il distribua à d'autres plus pauvres les oripeaux de la défunte et les meubles de la maison. Cela fait il se présenta à l'autorité pour demander permission de poursuivre l'assassin.

Comme il n'était pas possible de lui

Comme il n'était pas possible de lui

Comme il n'était pas possible de lui

CARNE LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

Extracto Líquido
PEPTOGENO Y PEPTONIZADO

DOCTOR VALDEZ GARCIA
FABRICADO

VILLEMUR Y VALDEZ GARCIA
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY Num. 173



EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL EXTRANJERO

G. Ortúño, Cuzco 1030, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3129, New York.
Gregorio Ortúño, Piazza Campello, 8
Genova.
El. Michel, V. Elzabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona, España.
Geo Cusling y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889-Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharilla equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por su gusto que sea su estado y sin fatigar su estómago.

Taller Mecánico de Carpintería
TORNERÍA Y ASERRADERO A VAPOR

JUAN BAUTISTA CASTERAN

Especialidad en persianas de la Americana, escaleras de caracol y toda obra concerniente al ramo.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

Calle Colonia 300 esquina Olimar

GRAND HOTEL ESPAGNOL

JOSEPH GUARDIOLA

Le propriétaire de ce magnifique établissement a l'honneur d'aviser sa nombreuse clientèle tel que pour lui procurer plus de commodité il a couvert de luxueux salons donnant sur la rue S. A. RANDI 305, 307, 309, contigus à l'hôtel, et avec communication à la rue BACACAY 10.
Le service a été notablement amélioré, la cuisine est à la charge d'un excellent maître d'hôtel, les prix sont réduits. La propreté et le bon goût régneront dans toutes les dépendances.
En visitant les vastes salons, particulièrement ceux destinés aux familles, chacun pourra se convaincre que l'HOTEL ESPAGNOL est unique en son genre à Montevideo.
C'est aussi l'unique hôtel qui soit entouré par plusieurs lignes de tramways, communiquant aux bords de la Plaza Ramirez, les Pocitos, la Plaza de Toros, etc., lesquels passent devant les diverses portes de l'établissement.
Bains chauds froids.
Prix accessibles à toutes les bourses.
Service à domicile.

Sarandí 305, 307 et 309.—Bacacay 10—MONTEVIDEO

GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO

Calle Mercedes núms. 38a y 38b
ESQUINA FLORIDA NUMS. 100 y 102

Casa introductora y librera. Se vende por mayor y menor
PRECIO FIJO Y AL CONTADO

Esta casa se recomienda por su variada y completa oferta de artículos de menaje de Bazar, de mercadería, libros, en un solo local, etc., etc.
Especialidades y fabricas de escaleras de toda medida, para familias y casas de negocio, pintores, jardines y casas de familia.
Sillas, escaños, bancos, mesas, taburetes, armarios, flumbreras, y toda clase de artículos de madera, carpintería de hierro, etc., etc.
Gran surtido de mercadería.
Utensilios de cocina de todas clases, de hierro batido, esmaltado, etc.
Cristalería y vidrios, surtido completo de vajilla, platos, platos, etc.
Cajones, escobas y plumeros de todas clases.
Artículos para cocinas, librerías, papelerías, y artículos de escritorio.
Canales de todas clases.
Cuchillos, cuchillos, cucharas, tenedores, hachas, etc., desde el artículo más ordinario hasta el más fino.
Artículos de hortaliza en general.
Porcelana y loza gran surtido, juegos de mesa, de té, café, etc.
Lámparas, candeleros, etc.
Insecticidas y un título de artículos, de juguetes y especialidades que por su gran variedad no se pueden enumerar.
Artículos para fiestas artificiales.
Molinos de viento, preparados en todas las exposiciones, para motores y riegos. Se colocan y hacen todos los trabajos concernientes, y al efecto la casa se recomienda por los trabajos que a hecho.
Estos molinos se recomiendan a los extranjeros, charrinos, quineros y mecánicos. Trabajos garantidos.
Se encarga la casa de hacer porcos artísticos, sargentos y semi-sargentos.
La mejor recomendación de la casa es el aumento de su venta continua lo que le permite tener un constante surtido nuevo y poner sus precios fijos para la competencia.
Por cualquier pedido, dirijirse al gerente del BAZAR ENCICLOPEDICO calle Florida, números 100 y 102, esquina Mercedes, 38a y 38b.
Precios fijos.

OCTAVE FEUILLET

LA MORTE

Journal de Bernard

Mon oncle avait achevé ce portrait véridique en me décorant d'une orthodoxie et d'une ferveur religieuses que les orages de la jeunesse avaient pu voiler un instant mais qui étaient sorties triomphantes de ce renouveau passager. C'est ainsi qu'il avait cru devoir prévenir ou apaiser les susceptibilités et les ombrages que ma réputation de libre penseur et de libre penseur auraient pu faire naître dans l'esprit des Cortehouse.
Qu'il ne m'eût pas pris pour confident de son manège, rien n'était plus naturel car, il savait que je ne m'y serais pas prêt. Qu'il eût pu se flatter de pousser jusqu'à la conclusion du mariage le malentendu qu'il établissait

sait surabondamment entre les Cortehouse et moi, cela, se conservait encore: car d'une part, les Cortehouse étaient gens très bien élevés et très très très pour moi, posant avant le temps des questions directes au sujet de mes principes et de mes projets d'avenir; d'autre part, j'étais trop bien élevé moi-même pour heurter leurs idées et pour faire auprès d'eux ou auprès de qui que ce soit, le fanfaron d'impudence. Malgré tout, il y avait toujours quelque chose de pénible pour un homme à prendre un vieillard en faute et à voir sa confusion. Mon oncle s'est excusé comme il a pu sur sa violente passion pour ce mariage. Il a même essayé de me persuader que je pouvais, que je pouvais honnêtement profiter de ses finesses puisque je n'en étais pas complice... Enfin, il m'a offert d'aller

lui-même faire sa confession aux Cortehouse. J'ai refusé me croyant fondé à attendre qu'il m'apportât pas dans cette confession toute la franchise nécessaire.
Je me suis déterminé à écrire moi-même à l'amiral. Voici ma lettre, que j'ai soumise à mon oncle:
«Mon cher amiral,
«Je vous ai quitté tantôt d'une façon si brusque et si peu correcte que vous avez pu douter de ma raison; j'ai cru moi-même un moment qu'elle m'échappait.
«Je vous dois d'abord des excuses, et je m'empresse de vous les envoyer respectueusement; je vous dois aussi une explication, et je vais vous la donner avec une entière franchise.
«Je ne vous apprendrai rien, je crois, mon cher amiral, en vous disant quel était le motif de ma démarche auprès de vous.
«A mesure que j'ai mieux connu mademoiselle Cortehouse, j'ai compris de plus en plus qu'elle disposerait à sa

volonté du bonheur ou du malheur de ma vie. C'est le secret que je voulais vous confier en vous suppliant d'être auprès de madame votre belle-sœur et de mademoiselle votre nièce l'interprète de mes sentiments et de mes vœux.
«Mais cette confiance a dû s'arrêter sur mes lèvres, amiral, quand votre langage m'a révélé tout à coup l'extraordinaire malentendu qui s'était, à mon insu, glissé entre nous. J'ai reconnu avec un extrême étonnement que mon excellent oncle, dans sa partialité pour moi et dans sa juste ambition d'une alliance si honorable, m'avait paré à vos yeux comme involontairement, de goûts qui ne sont pas les miens et de vertus que je n'ai pas. Si l'on était le maître d'avoir les mérites que l'on souhaite, je me donnerais assurément tous ceux qui pourraient me rendre plus digne de mademoiselle Cortehouse. Mais il n'en est malheureusement pas ainsi. La foi, par exemple, n'est pas un acte de notre volonté.
«Sur ce point capital comme en des questions plus accessoires, mon oncle

n pris ses désirs pour des réalités. Je dois vous dire sans équivoque, amiral, qu'en matière de croyances, le vent du siècle et de la science a soufflé sur moi comme sur mes contemporains et qu'il y a fait table rase. Quant à mon goût pour la campagne et à mon projet de quitter Paris, il n'en a jamais été question jusqu'ici que dans l'imagination et l'affection de mon oncle.
«J'ai l'amertume de penser, mon cher amiral, que ces vœux vont peut-être anéantir des espérances auxquelles je m'étais si passionnément attaché. Mais jamais je ne devrai mon bonheur à un mensonge. Si j'ai de grands défauts, l'hypocrisie du moins n'en fait pas partie.
«Il est à peine utile de vous dire, amiral, que si je dois m'éloigner, vous fixerez le moment de mon départ. Ce sera dès demain, si vous le désirez. J'attends vos ordres, non sans une profonde anxiété, mais avec la plus respectueuse soumission.
B. de Montlaure de Vaadricourt.

Grand Hôtel du Parc Giot

A COLON

Tenu par M. Maupou, propriétaire de l'Hôtel de LA PAIX à Montevideo

M. Maupou a l'honneur d'informer les familles de Montevideo et sa nombreuse clientèle, qu'il pris en location le Grand Hôtel du Parc Giot à Colon, lequel est ouvert au public depuis le 1er Septembre.
Ce magnifique établissement, sans égal dans l'Amérique du Sud est parfaitement meublé avec les meubles venus pour l'Hôtel National, et assure aux familles un confort comme il n'y en a dans aucun autre.
Villa Colon est réputée comme une des localités les plus saines et les plus gaies des environs vus pittoresques, avenues plantées d'arbres majestueux, tramway depuis la station jusqu'à l'hôtel en un mot tout ce qui peut rendre la campagne agréable, ainsi à la proximité de Montevideo font de cet établissement une spécialité dans la République.
Il y a des appartements complètement indépendants pour familles et nouveaux mariés et de grands salons pour banquets.
Le service est soigné et les prix réduits.
La réputation dont jouit l'Hôtel de la Paix de Montevideo est la meilleure garantie, pour les personnes qui désignent l'honneur de leur clientèle, assurées qu'elles seront d'être bien servies.
L'hôtel dispose de voitures et chevaux de promenade.

Collège Franco-Anglais

Directrice: Mme. ROSE BAZERQUE

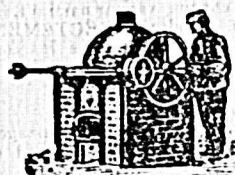
262-25 DE MAYO-262

Programme d'études versant sur les matières suivantes.
Lectures, Ecriture, Leçons de Choses, Grammaire, Arithmétique, Géographie universelle, Zoologie, Botanique, Physiologie, Physique, Chimie, Religion, Morale, Economie domestique Déclamation, Couture et Broderie, Français, Anglais, Dessin, Piano, etc., etc.

Corps enseignant

Classes générales: Mme. Rose Bazerque, Mlle. Luisa Harancio, Amelia Simon, Dolores Sorraço, Ana Mauvezin, Elisa Ponton, Cecilia Diago.
Langues: Français, Cours supérieur, A. Bazerque.
Id. id. id. Moyen Mlle E. Ponton.
Id. id. id. Elémentaire id. A. Simon, A. Mauvezin.
Id. Anglais. Cours Supérieur, Miss F. Ayre.
Id. id. id. Moyen A. Bazerque.
Id. id. id. Elémentaire Mr. J. H. Ayre.
Couture et Broderie. Mlle Léontine Pembrun.

DOS AMERICANOS



196-ARAPEY-196

Elaboración de café a vapor.—Torrefacción por el aire concentrado.
Ventas por mayor y menor.
Especialidad en cafés finos para familias.
Economía de un 25 o/o.

196—Calle Arapey—196

MONTEVIDEO

Teléfono «Montevideo» número 10.

Agencia de la Prensa

Y centro de comisiones y representaciones mercantiles

Director y propietario

ADOLFO VAZQUEZ GOMEZ

239—CALLE TREINTA Y TRES—236
Montevideo

Almuerzo suscripciones y avisos para las publicaciones diarias y periódicos del extranjero, de la capital y departamentos, sirve todo pedido de libros, siempre que venga acompañado de importe, y se encarga de la inserción de avisos, recibos, etc.
Se hacen resúmenes de fábricas e inscripciones de establecimientos, datos noticias de antigüedades y nuevas industrias y de todo lo que interesa.
Se hacen resúmenes respecto a obras científicas, artísticas y literarias.
Almuerzo, también, esta Agencia a su cargo:
—Comisiones de compra y venta.—Compras y ventas de mercancías y de correspondencia, todo financiero como política y comercial.
—Honorarios módicos.—Facilidades para el pago

EL ANCLA

SOCIEDAD ANONIMA
DE SEGUROS GENERALES

CAPITAL TOTAL EN CUBIERTO Y RESERVAS \$ 2.000.000,00
Agencia principal en Buenos Aires, Calle General BROWN núm. 1112 y Piedad núm. 556.
Asegura edificios con pólizas de cinco años a primas muy equitativas y a condiciones favorables a los Agentes y Asegurados.
Entre pólizas flotantes, marítimas y sobre mercaderías depositadas en las Aduanas.
Asegura casas de buques a vela y a vapor.

El Ancla indemnizó en los primeros meses del año 1922 \$ 110.000 y en los dos últimos años \$ 172.140.
Sigue en Ginebra y principales puntos de la República Argentina y Uruguay.
Banco de la Compañía y de Londres y Río de la Plata.
Agente General para la República Oriental del Uruguay.
P. TALHOARNE
CALLE PIRAS 2 (MONTEVIDEO)
La Teléfono «Cooperativa» 172.

WILLIAM MEIKLE Y C.A

65-CERRO LARGO 64-MONTEVIDEO

INTRODUCTORES DE: Hierros de todas clases, para herreros, carpinteros, etc., etc., como también tranejos y vigas de fierro para construcciones. Azulejos, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patente y media patente.—Alambre galvanizado para telégrafos.—Estrados y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.—Zinc de todos los números.—Caballetes, tornillos, clavos y rosetas galvanizadas.—Bijas de todas clases.—Hojas de todas clases y tamaños.—Ollas de tres pies, ollas y cacerolas esmaltadas.—Molde sencillos, reforzados y remachados.—Loza piedra, labrada.—Porcelana, vidriera y cristalería.—Cera de vela.—Seda caustica y variado surtido de artículos.
Unos agentes en el Uruguay de las más finas agrícolas, industriales, etc., etc.
Portland marca legítima ELEFANTE.

GUIA GENERAL URUGUAYA

DE CARLOS ZERBINO Y Ca.

DIRIGIDA POR PABLO V. GOYENA

Revista trimestral, Política, Comercial e Industrial.

Conocimientos útiles a todas las clases sociales

Liste par profession et par lettres alphabétiques

Renseignements sur la Capitale et tous les points de la République Orientale.

CIRCULATION: 2000 EJEMPLARES

TARIF DES PLUS REDUITS POUR LES AVIS

Administración: Rue Rincón 235a